L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 7 MARS 1892. 65ème Année

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 7 MARS 1892.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

TUNISIE.

LE PORT DE BIZERTE.

La *Dépêche tunisienne* publie d'intéressants renseignements sur les travaux du port de Bizerte—travaux qui commencent à attirer l'attention du commerce méditerranéen.

La jetée à laquelle on travaille sans répit depuis bientôt six ans sera la plus importante des ouvrages du grand port de Bizerte. Enracinée sur l'ancienne île de la Kasbah, elle se dirige sensiblement à l'est, en rénant sur la falaise du cap Zebib qui termine à l'est le golfe de Bizerte, elle a actuellement une longueur de plus de 500 mètres et doit se terminer dans les fonds de 13 mètres avec une longueur d'environ 1.000 mètres.

Une seconde jetée dont le chantier est en voie de préparation, partira de la plage non loin de la route de Bizerte à Tunis, en un point convenablement choisi pour atteindre les fonds de 13 mètres.

Ces deux jetées, comme deux bras robustes et solidement reliés, vont humaniser contre les attaques furieuses du vent et des lames du large, contrée tout bréhement une nappe liquide de plus de cent hectares de superficie, on l'on compte qu'elles maintiendront le calme nécessaire à la conservation des ouvrages et à l'évolution des navires.

C'est dans cette zone relativement calme qui débouchera le canal destiné à relier la mer au lac. Le canal-canal dirigé au nord-est traverse en son milieu la passe de 420 mètres qui s'ouvre entre les deux jetées, et passe au sud-est de la rade, à environ 550 mètres de la porte dite Bab-Tunis.

Le canal aura 60 mètres de largeur au plafond, et 7 à 8 mètres de profondeur, sera accessible à tous les navires pouvant offrir une section suffisante pour que les courants de flux et de reflux n'atteignent pas une vitesse dangereuse pour les navires. Le déblai provenant du dragage du canal seront rejetés sur sa rive nord, c'est-à-dire sur l'emplacement actuel des pêcheries du lac, qu'on formera ainsi, en un site qui deviendra bientôt la future ville française de Bizerte.

Le canal débouchera de l'autre côté, en face d'une pointe dite pointe Sebra, qui sera détachée de la rive ferme du lac. Sur cette pointe, dans l'axe prolongé du canal, on construira le phare destiné à permettre aux navires de pénétrer de nuit dans la passe-ville canal. Venant du large et arrivant en face de la pointe de Sebra, le navigateur trouvera à gauche l'entrée du lac et à droite une sorte de goulet dit canal de Sebra. Cette baie sera toujours plus calme que l'ancien rade jetée, les fonds de plus de 6 mètres y occupent une superficie de quarante à 70 hectares, cette baie sera servira sans doute de rade à navires en rade. Les travaux de la jetée, ainsi que ceux des autres opérations connexes, ont été projetés longtemps avant même le plus près possible de la future ville. Il est vrai que ce projet, le 1 être réalisé, ne peut de Bizerte présenterait cette bizarrerie, unique au monde peut être, que son avenir port fera office d'un arrière port.

On évalue le montant des dépenses de premier établissement du port de Bizerte à une dizaine de millions. Cette dépense considérable n'est pas entièrement à la charge de l'Etat.

Une combinaison s'est présentée qui a permis de réduire sa contribution à une subvention de 5 millions, et à l'abandon au profit du concessionnaire du revenu des pêcheries du lac très prononcés de Bizerte.

Le port de Tunis sera terminé l'année prochaine. Celui de Bizerte pourra l'être, peut-être, l'année suivante. Déjà les travaux sont très avancés.

Depuis un an, dit le journal tunisien, l'organisation a pris un développement considérable, et la charge de Bizerte présentent un animation inaccoutumée. Des quantités énormes de matériaux et de matériel ont été apportées et répartis entre les différents chantiers, des maisons ouvrières se sont élevées de toutes parts, des magasins et des ateliers forment un faubourg, et les travaux se poursuivent partout. Au reste, les dépenses faites de ce chef par la Compagnie du port en 1891 dépassent 2 millions de francs.

En même temps, les travaux de la jetée ont été poussés avec activité, les dragages ont été commencés en juin 1891 et le drainage du canal est déjà assez avancé.

Le mon au total des travaux exécutés pendant l'année 1891 s'élève à un million de francs, et sorte que la dépense totale de l'année s'élève au chiffre respectable de 3 millions de francs.

La population ouvrière s'est accrue d'une façon curieuse depuis d'un an, et le personnel de l'entreprise comprend par moins de deux cents ouvriers français sans le personnel de la direction des travaux, alors qu'il y a trois ans, au commencement, à Bizerte n'étaient que le nombre de dix ou vingt, et l'on excepte la garnison.

Il est inutile d'insister sur l'importance militaire de cet immense et sûr bassin, si avantageusement placé et où les cuirassés seront en parfaite sécurité.

Au point de vue commercial, le résultat ne sera pas moindre.

En 1886, le mouvement de la navigation à Bizerte se chiffrait par 267 bâtiments, avec 3.669 tonneaux de marchandises; en 1890, ce mouvement atteignait 363 navires, avec 8.300 tonneaux de marchandises; et, actuellement, il n'est pas rare de voir des bricks de 3 à 400 tonneaux accoster les quais de ce port où, il y a trois ans, les malouines n'étaient pas toujours sûres d'entrer.

Il n'est pas douteux que, eu égard à sa position dans la Méditerranée, Bizerte deviendra un point de relâche habituel pour les navires qui vont dans les mers de Chine; qu'il s'y développera un mouvement commercial actif, et que les impôts de toute nature que le trafic paiera à l'Etat, constitueront un fort bel intérêt pour le capital engagé.

Une épitaphe relevée dans un petit cimetière de village:

Ici repose
EUGÈNE DUPONT
marchand de cochons
regretté de tous les siens.

Un quidam vient d'être insulté par Bourrain. Furieux, il lui tend sa carte:

—Tenez! Monsieur! Je reste chez moi demain toute la journée!

Bourrain, gravement:

—Moi aussi, Monsieur!

Dans un restaurant:

—Garçon, ce turbot n'est pas frais.

—Oh! monsieur, peut on dire, voilà plus de trois jours qu'il n'a pas quitté la glacière.

Un voyageur, profitant d'un arrêt de cinq minutes, pénètre dans le buffet de la gare d'une petite ville de Bretagne. Il jette un coup d'œil sur les gâteaux exposés dans une corbeille et, tout à coup, se met à pleurer comme un veau.

La dame du comptoir lui demande avec intérêt:

—Qu'avez vous donc monsieur?

—Oh! madame! pardonnez ma légitime émotion. Il y a deux ans je passais sur cette ligne avec mon épouse, morte depuis, hélas! nous sommes entrés dans ce buffet et nous avons gravé nos initiales sur un baba que j'aperçois encore dans cette corbeille. Veuillez, je vous prie, me vendre ce tendre souvenir; voici quarante centimes.

Guibollard a fait installer le téléphone chez lui, mais, à chaque instant, on sonne, on le dérange pour des balivernes, ce qui le met fort de lui; aussi a-t-il eu une idée qu'il considère comme géniale. Afin qu'on ne puisse plus l'ennuyer ainsi à propos de misères, il a fait mettre un cadenas à son téléphone.

Peinard et Sansouci, employés dans un ministère, attendent, avec impatience et mélancolie, la fin du mois, qui doit mettre quelques louis dans leur bourse vide.

L'autre jour, en sortant du bureau, Sansouci fredonnait un air connu:

—Eh! non, c'est écrié Peinard, ce n'est pas le *ringt*, c'est le trente.

Patinage et badinage; vous pouvez prononcer les deux mots à l'allemande, il y aura compensation.

Propos modernes:

—Puisque vous m'aimez tant que ça, faites moi un sacrifice: ne m'épousez pas. J'en aime un autre.

—Chère! j'entends penser plus loin l'esprit de sacrifice: je vous épouserai dès ce même.

FEUILLETON.

CHAINE DORÉE.

GRAND ROMAN INÉDIT.

—PAR—

PIERRE SALES.

PREMIÈRE PARTIE

(Suite.)

La mère de Raymond mourut assez jeune, ayant toujours mené une trop brillante existence pour avoir le temps d'être vraiment mère. Et Raymond continua de s'élever, à peu près seul, entre son père et sa grand'mère.

Cette grand'mère, femme d'un commerce charmant, en était malheureusement restée à 1789. Pour elle, la Révolution, l'Empire, la bourgeoise royauté de Louis-Philippe, le second Empire n'étaient que des épisodes fâcheux de l'histoire de France; elle déclarait, avec une entière bonne foi, que, pour nous punir de nos péchés, Dieu nous laissait aux mains des méchants, mais que cela se terminerait bientôt et que "Monseigneur" monterait sur le trône de ses pères, aux acclamations du peuple. Elle aurait presque déconseillé à Raymond de travailler; et, si elle lui trouvait la mine un peu pâlotte lorsqu'elle allait l'embrasser "chez les Pères" elle s'indignait très carrément:

—Je prie de ne pas te tuer sur les mathématiques. Le Roy rentrera bientôt et on changera tout cet absurde système; puis que tu veux être militaire, et tu as certes raison, car c'est le seul métier qui convienne à un gentilhomme, le Roy te donnera un régiment....

Raymond souriait: il n'avait pas la même confiance dans le retour du Roy, et il avait déjà sagement jugé qu'il ne devait compter que sur soi-même.

La douairière de Marignac n'en persiste tait pas moins dans son entêtement aristocratique, et jamais Raymond n'entendit de sa bouche une simple parole de bon sens.

Avec son père, c'était une autre folie. Dès que Raymond se rendait auprès du marquis, c'est à dire dans son laboratoire, qu'il ne quittait presque jamais, il n'était question que de physique et de chimie. Le marquis fut ravi lorsque, parvenu aux premières études de science, son fils put le comprendre: il lui racontait ses travaux, ses découvertes....

—Des millions à gagner!

Puis, il faisait légèrement allusion à leur fortune chancelante.

—C'est lui qui la rétablira en exploitant mes inventions, surtout si je parvenais à la solution du plus grand problème de ce siècle, à la transmission de l'électricité!

Raymond souriait encore: il avait entendu si souvent railler les découvertes de son père qu'il ne croyait qu'à demi à leur réalité. Et d'ailleurs, lorsqu'il les examinait, il les trouvait amusantes, intéressantes, mais absolument dénuées de sens pratique. Et la douairière, à la pensée que son petit-fils exploiterait réellement les découvertes de son père, se livrait à une occupation roturière, haussait terriblement les épaules.

—Tu seras officier, et tu choisiras parmi les plus riches et les plus belles héritières du Faubourg! Voilà comment tu rétabliras notre fortune.

C'était tout ce qu'on disait à Raymond au sujet de la situation financière de sa famille: il croyait à une gêne mais ne devinait pas la ruine complète, absolue où héritait son père et sa grand'mère allaient se débattre.

Tandis qu'il terminait ses études et entrait brillamment à Saint-Cyr, le désastre final éclata, et l'effondrement de la famille de Marignac se produisit avec une rapidité foudroyante.

Depuis quelques années, le marquis ne se soutenait que par un déplorable système d'emprunts, d'hypothèques, de billets renouvelés. Il subit d'un créancier un peu féroce, un fournisseur de produits chimiques, pour tout dire, qui, le jour de sortie de Saint-Cyr, Raymond trouva des huissiers en train de saisir l'hôtel qu'ils possédaient rue Saint-Dominique. Et alors, tous les créanciers montrèrent les dents: une liquidation s'imposait; elle eut pour résultat de jeter le marquis de Marignac et sa mère sur le pavé, sans autres ressources que quelques vieux bijoux. L'hôtel et son précieux mobilier avaient à peine suffi à désintéresser les créanciers.

La douairière prit le ciel à témoin de l'infamie du siècle; le marquis, à peine troublé, déclara qu'il allait exploiter lui même ses inventions et retrouva immédiatement un peu d'argent, pour continuer, sur une moindre échelle, ses recherches, ses expériences.

Et tous les deux s'entendirent pour cacher à Raymond l'étendue de leur ruine: il était à Saint Cyr, il travaillait très courageusement, il ne fallait pas attrister ses deux années d'étude.

Lorsque Raymond fut nommé sous-lieutenant, on lui cacha encore sa véritable situation; et, comme il annonçait sa résolution de vivre uniquement avec ses solde, la douairière déclara superbement qu'elle lui ferait une pension sur ses rentes à elle. Elle pourraient impliquement son idée:

—Te voilà officier! Tu es gentil comme un amour.... Attrape ces deux galons le plus tôt possible, et je te marie!

Ne fallait-il pas, pour cela, qu'il eût suffisamment d'argent de poche, qu'il soutînt son rang de futur marquis? Et, dès lors, à quoi bon lui révéler que, pour se procurer cet argent, elle aurait emprunté au monde entier?

Raymond vécut, près de deux ans, dans l'adorable insouciance de la jeunesse, brillant officier, un peu tapageur, dépensier, amusant, infatigable danseur "pourri de chic," petit roi dans la ville de Tours où son régiment tenait garnison. Il eut même la gloire d'enlever une coupe et des fois de rubans au Concours hippique. Et sa grand'mère voyait arriver, avec une délicieuse joie, le moment où elle lui ferait changer son nom contre un nombre respectable de millions.

La mort de son père ouvrit enfin les yeux à ce noble jeune homme. Le marquis fut emporté par une duxion de poitrine contractée dans son laboratoire où il n'avait plus les moyens de faire du feu.

Son fils, appelé en toute hâte, put assister à ses derniers moments. Le moribond eut une longue crise de désespoir; il se reprochait d'avoir manqué sa vie, d'avoir gaspillé sa fortune en travaux inutiles.

—Je meurs trop tôt..... J'aurais gagné, je l'aurais gagné des millions....

Et il lui dévoilait la vérité, l'existence abominable qu'ils menaient depuis leur ruine, les expédients auxquels ils avaient recours.....

—Et je ne laisse rien que des dettes... et ta grand'mère à ta charge!

—Soyez tranquille, mon père; je comprends mon devoir; je l'accomplirai tardivement, mais je l'accomplirai bien!

Au milieu de son agonie, le marquis répéta plusieurs fois en se frappant le front:

—Il y avait des millions là, oui, des millions! Et je vous laisse la misère!

Et il mourut, ne parlant que de millions.

Raymond avait à peine conduit son père à sa dernière demeure qu'il se trouvait brusquement en face des réalités de la vie. Le marquis, en payant toutes ses dettes, grâce à la vente de son hôtel, avait obtenu un peu de crédit; mais sa mort avait enlevé leur unique garantie à ses créanciers. Ils montrèrent les dents, menacèrent de faire du scandale, s'ils n'obtenaient immédiatement d'énergétiques. La douairière s'écria dédaigneusement qu'il fallait bâtonner toute cette canaille; mais Raymond reconnut simplement pour siennes les dettes de son père et promit de les payer.

—Sur la solde? interrogea ironiquement sa grand'mère.

—Non.

—Sur la dot de ta femme?

—Pas davantage.

—Alors, sur quoi?

—Sur mon travail.

—Je ne comprends pas.

—Vous comprendrez dans quelques jours.

Il ne consulta personne et il refusa l'aide et les conseils du Ministre de la Guerre qui lui fava furieusement la tête lorsqu'il lui porta sa démission; car s'était la décision à laquelle il s'était arrêté.

—Non, non! Je ne permettrai pas que vous quittiez l'armée; je vous ferai avancer rapidement, et un brillant officier comme vous se marie à sa fantaisie...

—C'est justement parce que je veux me marier à ma fantaisie, monsieur le Ministre, et non pour de l'argent, que j'entends travailler et conquérir moi-même ma richesse et mon indépendance.

Il fallut bien s'incliner devant cette ferme résolution, motivée par de si louables motifs!

—J'ai les dettes de mon père à payer, ce n'est pas la pauvre solde d'un sous-lieutenant qui me permettrait de le faire.

Sa démission fut acceptée. Et la douairière, en apprenant la nouvelle, déclara que son petit-fils était un fou et le ministre un imbécile. Elle essaya vainement de discuter avec Raymond.

—Je suis devenu chef de famille, grand'mère, déclara-t-il, et, au nom des vieux principes, que vous dites respecter, tout le monde ici doit m'obéir, même vous. Ne me parlez plus de sauver notre situation par un mariage: cette seule pensée me révolte. J'honore mon nom à ma manière: le marquis de Marignac n'est pas à vendre.

—Mais alors quelle existence allons-nous mener!

—La simple existence, grand'mère, de braves gens qui travaillent pour vivre.

—Non, non! Jamais! Jamais! Je ne travaillerai! Tu, travailler! toi, marquis de Marignac!

—Grand'mère, j'ai un reste d'amour-propre à cet égard et je vous donnerai la satisfaction que le marquis de Marignac ne travaillera pas.... *Le marquis de Marignac* n'existe plus et il ne renaîtra que lorsque M. Raymond lui aura reconquis une fortune digne de son rang. Et vous allez voir comme nous serons heureux dans la jolie vie que je vais vous organiser! Vous n'aves plus qu'à m'obéir et à vous laisser aimer.

Pour faire face à ses premiers besoins, il emprunta un peu d'argent à des camarades, en leur révélant sans fausse honte sa véritable situation. Et un beau jour il trouva rapidement un emploi dans la grande maison de banque Armand Delarue et Cie, où il se présenta sous le simple nom de "M. Raymond, orphelin, ayant de grandes charges de famille et par suite désirant de gagner largement sa vie et celle des siens."

C'est ainsi que la famille de Marignac disparut pour faire place à la famille Raymond.

On oublie facilement les familles déchues. Personne à Paris ne s'occupa de savoir ce qu'étaient devenus de Marignac, et on aurait bien surpris l'aristocratie parisienne si on lui avait révélé que les derniers descendants de cette illustre famille vivaient très honnêtement dans une maisonnette d'Asnières.

Les premiers temps, la douairière fut d'une détestable humeur; elle obéissait, dominée par la puissante intelligence de son petit-fils, mais il ne se passait guère de jours où elle n'entamât le chapelet des récriminations.... Cependant, son indignation diminua lorsque les premiers appointements de Raymond apportèrent d'agréables changements à sa vie. Ce descendant d'une race des rodigues avait très sagement organisé son budget: une part raisonnable pour ses créanciers, une seconde part pour l'entretien d'un jeune cousin, orphelin comme lui et en qui il voyait un fils; le reste rigoureusement mis de côté pour la maison et surtout à sa grand'mère.

Protais et lui s'entendaient pour donner à la douairière l'illusion qu'elle n'était pas ruinée, et elle se laissait très bien faire, toujours coquette, servie du matin au soir, ne portant que de jolies robes, soignant sa précieuse santé et passant sa journée à prédire la chute de "ce gouvernement de bandits" et le retour de Monseigneur. Et elle disait sérieusement:

—Il te prendra comme ministre des Finances.

Raymond ne croyait plus à toutes ces choses. Il voyait la vie telle qu'elle est et non à travers les voiles d'un passé glorieux mais fini.

Au bout d'un an, sa situation grandissante dans la maison de banque Delarue, il put augmenter le modeste confortable de sa villa d'Asnières; il avait décidé qu'une grand'mère "ville" pour flatter les goûts grandioses de sa grand'mère. Et enfin, il acheta un canot: son énergie physique avait besoin de se dépenser en rudes exercices.

Alors, presque tous ses moments de loisir se passèrent sur la Seine, dans le bassin dont tous les canotiers sont amoureux.

Et, à mesure qu'il s'entraînait, il faisait de plus longues excursions.

Un jour, au mois d'été, comme il passait dans Epinay, se laissait aller au courant de l'eau, il aperçut une jeune fille qui se prenait au bord d'une terrasse toute fleurie. Machinalement, reconnaissant son visage comme un visage déjà entrevu, il la salua. Et elle, toute interdite, rougit et se jeter le marquis de Marignac et sa mère sur le pavé, sans autres ressources que quelques vieux bijoux. L'hôtel et son précieux mobilier avaient à peine suffi à désintéresser les créanciers.

La douairière prit le ciel à témoin de l'infamie de siècle; le marquis, à peine troublé, déclara qu'il allait exploiter lui même ses inventions et retrouva immédiatement un peu d'argent, pour continuer, sur une moindre échelle, ses recherches, ses expériences.

Et tous les deux s'entendirent pour cacher à Raymond l'étendue de leur ruine: il était à Saint Cyr, il travaillait très courageusement, il ne fallait pas attrister ses deux années d'étude.

Lorsque Raymond fut nommé sous-lieutenant, on lui cacha encore sa véritable situation; et, comme il annonçait sa résolution de vivre uniquement avec sa solde, la douairière déclara superbement qu'elle lui ferait une pension sur ses rentes à elle. Elle pourraient impliquement son idée:

—Te voilà officier! Tu es gentil comme un amour.... Attrape ces deux galons le plus tôt possible, et je te marie!

Ne fallait-il pas, pour cela, qu'il eût suffisamment d'argent de poche, qu'il soutînt son rang de futur marquis? Et, dès lors, à quoi bon lui révéler que, pour se procurer cet argent, elle aurait emprunté au monde entier?

Raymond vécut, près de deux ans, dans l'adorable insouciance de la jeunesse, brillant officier, un peu tapageur, dépensier, amusant, infatigable danseur "pourri de chic," petit roi dans la ville de Tours où son régiment tenait garnison. Il eut même la gloire d'enlever une coupe et des fois de rubans au Concours hippique. Et sa grand'mère voyait arriver, avec une délicieuse joie, le moment où elle lui ferait changer son nom contre un nombre respectable de millions.

La mort de son père ouvrit enfin les yeux à ce noble jeune homme. Le marquis fut emporté par une duxion de poitrine contractée dans son laboratoire où il n'avait plus les moyens de faire du feu.

Son fils, appelé en toute hâte, put assister à ses derniers moments. Le moribond eut une longue crise de désespoir; il se reprochait d'avoir manqué sa vie, d'avoir gaspillé sa fortune en travaux inutiles.

—Je meurs trop tôt..... J'aurais gagné, je l'aurais gagné des millions....

Et il lui dévoilait la vérité, l'existence abominable qu'ils menaient depuis leur ruine, les expédients auxquels ils avaient recours.....

—Et je ne laisse rien que des dettes... et ta grand'mère à ta charge!

—Soyez tranquille, mon père; je comprends mon devoir; je l'accomplirai tardivement, mais je l'accomplirai bien!

Au milieu de son agonie, le marquis répéta plusieurs fois en se frappant le front:

—Il y avait des millions là, oui, des millions! Et je vous laisse la misère!

Et il mourut, ne parlant que de millions.

Raymond avait à peine conduit son père à sa dernière demeure qu'il se trouvait brusquement en face des réalités de la vie. Le marquis, en payant toutes ses dettes, grâce à la vente de son hôtel, avait obtenu un peu de crédit; mais sa mort avait enlevé leur unique garantie à ses créanciers. Ils montrèrent les dents, menacèrent de faire du scandale, s'ils n'obtenaient immédiatement d'énergétiques.

—Oh! monsieur de Marignac! murmura la jeune fille avec un réel accent de reproche.

—Puisque vous savez mon nom, mademoiselle, permettez moi de vous demander le vôtre; ne me forces pas à faire l'indiscret dans le village.... Mais je me souviens, maintenant!

Il se frappait le front.

—Soit que j'étais! Ah! mademoiselle, je vous dois de n'avoir pas pris de bain dans la rivière du Palais de l'Industrie. Parfaitement! Recevez l'expression de ma reconnaissance.

Il eut un joyeux éclat de rire.

—Et moi qui me creusais la tête à me demander qui vous étiez.....Oh! je vous dois un rude remerciement; et puisque l'occasion se présente.....Non, je vous en conjure, ne vous en allez pas....

Elle aurait voulu, elle aurait dû partir; et cette voix séduisante la retenait. Et qui pouvait blâmer cette enfant, pour une jeune fille, que d'entendre dire:

—Je vous dois presque la vie. Vous devez vous rappeler, n'est-ce pas, au Concours hippique? Folette—c'était ma jument—sautait adorablement les haies, les murs, les barrières; elle avait une animosité spéciale contre la rivière..... La première fois, j'avais réussi à l'enlever, et j'avais fait tout mon parcours sans une faute; mais, au second tour, la voilà qui se dérobe à la rivière..... Cramponné contre caractère, nous allions probablement rouler l'un et l'autre dans l'eau; je ne me sentais plus maître de ma bête.... Et alors, j'ai entendu un petit cri d'effroi, j'ai jeté un coup d'œil vers les tribunes, et je vous ai vue toute tremblante pour moi... Cela m'a rendu mon calme et ma vigueur; j'ai voulu vaincre pour vous, et j'ai vaincu.... Et je me rappelle que vous battiez des petites mains.... J'avais comme la vision d'un ange qui descendait du ciel qui m'a permis de vous retrouver....

Elle l'écoutait avec ravissement; c'était bien exact ce que venait de conter Raymond, on ne l'avait menée qu'une fois dans sa vie au Concours hippique, et de tous les officiers qui avaient couru devant elle, elle n'avait remarqué que Raymond de Marignac, et de cette journée elle ne gardait que le souvenir du brillant officier luttant, triomphant pour elle; elle l'avait compris dès ce jour.... Elle n'avait demandé aucun renseignement, fait aucune réflexion: elle avait seulement lu, sur le programme, le nom du champion pour qui elle se passionnait.

"Raymond de Marignac."

Et depuis, elle songeait à lui, dans l'isolement où elle s'élevait à peu près seule.

—Adieu, monsieur, fit-elle d'un air mutin, vos petites histoires sont très amusantes, mais je serais impardonnable de les écouter plus longtemps! Adieu!

Il cria:

—A demain!

Elle ne répondit pas, mais la lendemain le jour levant la retrouvait sur cette même terrasse, gettant la large ruban de la Seine. Et il lui sembla que cette scène datait quand le canot de Raymond apparut au tournant.

—Ah! que je suis coupable de rester ici, murmurait-elle avec un réel sentiment de remords.

Mais n'était elle pas excusable, pauvre fille à demi abandonnée, sans mère, et traitée de haut en bas par son père et son frère? La nuit précédente, justement, aucun d'eux n'était rentré; et, depuis un mois, elle n'avait pas vu son père une journée entière. Et son cœur débordait d'affection.....

Ce matin là, elle n'eut pas le courage d'adresser le moindre reproche à Raymond. Il demeura respectueusement au pied du mur, et ils causèrent aussi correctement que dans un salon, sans se faire violence, sans violence: la jeune fille dit simplement qu'elle était désenchantée de la Terrade.....

—Un nom moins illustre que le vôtre monsieur.

—Oh! moi, je m'appelle maintenant Raymond tout court.

—Pourquoi?

—Je vous dirai cela quand nous nous connaîtrons davantage.

—Mais, monsieur, croyez-vous donc que nous puissions continuer de nous voir ainsi?

—Certainement, mademoiselle.

Il disait cela avec une telle assurance que Geneviève, malgré sa pudeur, ne savait trop quoi répliquer: il l'avait déjà prise par le regard, par le sourire. Il ajoutait:

—Je vous jure, sur ma foi de gentilhomme, que je n'éprouve à votre égard que les sentiments les plus respectueux... Et puis, ne sommes-nous dans la nouvelle vie que je mène, dès que quelque hasard que vous daignez m'accorder le matin.....

—C'est que j'ai honte de me cacher!

Ce mystère faisait peur à la jeune fille tout à l'attirait invinciblement.

Et bientôt ces petite rendez-vous du matin étaient devenus nécessaires à sa vie. Et, la confiance marchant vite entre des êtres si nobles, si francs, un mois ne s'était pas écoulé qu'elle connaissait toutes les pensées, tous les projets de Raymond.

Tout d'abord, elle en fut choquée. Elevée dans des principes d'orgueil, d'aristocratie, avec la croyance de la supériorité des classes nobles, elle ne pouvait comprendre le dédain que professait Raymond pour ces races qu'il disait finies, et elle ne comprenait pas encore qu'il ne pût lui offrir la tendresse et le dévouement de Raymond pour sa grand'mère.

Mais, peu à peu, elle sentit la justesse de ses idées, et elle finit par penser pleinement comme lui. Quelquefois elle disait:

—Avant 89, la noblesse avait un privilège qui lui permettait de racheter facilement toutes ses folies, le privilège de l'épée; les gentilshommes versaient partout leur sang pour le service du Roi et de la France.... Aujourd'hui tout homme est soldat au même titre, et il faut aussi bien qu'un duc; c'est l'égalité la plus juste et la plus noble. Les descendants des anciennes familles doivent donc rentrer dans la société moderne, et non rester isolés, et uniquement basés sur le travail. Que font pourtant la plupart des gentilshommes? Tout.... excepté travailler. Leur unique préoccupation est de se procurer de l'argent pour soutenir leur rang, et le moyen le plus simple employé par eux est le mariage..... Sace d'écus contre parchemins! L'histoire est bien ancienne, mais n'a jamais été appliquée avec un tel cynisme.... Et je me révolte contre une semblable déshéance! Si nous sommes supérieurs aux autres, nous devons le prouver par notre énergie au travail dans toutes les branches qui sont ouvertes aujourd'hui à l'intelligence humaine, et non par notre habileté à nous procurer, grâce à d'humiliants mariages, la fortune qui nous manque. Et c'est pour cela, Geneviève, que le dernier marquis de Marignac est un simple employé dans une maison de banque.

—D'où il sortira bientôt pour accomplir de grandes choses!

Et tous les deux, confiants dans l'avenir, attendaient patiemment la réussite des projets de Raymond. Ils ne songeaient guère au danger d'un autre mariage proposé à Geneviève: qui donc se serait occupé d'elle, puisque son père et sa tante semblaient décidés à la laisser à jamais enfouie dans cette propriété d'Epinay? Pourtant, le jour vint où l'effroyable combinaison dont Geneviève devait être victime?.....

La catastrophe les surprit en plein bonheur, comme un coup de foudre qui éclaterait au milieu d'une radieuse journée de printemps. Le jour où l'on dut déplorable concours de circonstances devait rendre irrémédiable, puisque Geneviève était devenue baronne de Candia, tandis que le docteur Grandier disputait Raymond à la mort.

La guérison fut terriblement longue: il fallut sauver Raymond deux fois.

La première fois, les choses suivirent un cours normal: le blessé, très calme, très docile, obéissait avec reconnaissance à son médecin, qui disait tout faire pour recouvrir bien vite la force et la santé, soutenu aussi par l'espérance, par le sentiment du devoir à accomplir.

Dans cette première phase de la maladie, il n'eut que de très légers accès de délire; et la nuit, des bavardages inconscients, des rêveries assez douces. Nos lecteurs se rappellent avec quelle rapidité il était revenu à la vie.

Mais, après son coup de folie de Sainte-Clotilde, il en avait eu rechute effroyable. Et, pendant quinze jours, le docteur Grandier traita avec une rudesse extraordinaire Protais et la vieille marquise. Pauvre Protais! Il recevait des sottises toutes la journée, du docteur d'abord et, en l'absence du docteur, de la douairière qui le rendait responsable de tout ce qui était arrivé.

Il aurait bien pu se disculper en révélant la vérité; mais son maître lui avait recommandé le silence, et il accepta les sottises sans amertume, par amour de lui, le soignant d'ailleurs avec un si admirable dévouement qu'il passa quarante nuits sans se coucher.

Les blessures de Raymond s'étaient fermées; mais la fièvre l'hyalit reprit, avec des températures insensées, des nuits entières d'un délire furieux, et un affaiblissement inouïs, des symptômes typhiques compliqués d'une bronchite... Souvent le docteur Grandier demeura des heures à son chevet, le disputant littéralement à la mort, tremblant de le perdre dans un accès de délire et, d'un autre côté, désespéré dès qu'il le voyait abattu sur son lit.....

Chaque matin, c'était une angoisse lorsqu'il prenait sa température: toujours des 41 degrés, 41 degrés 2; 1; 0! Il avait fait ajouter une seconde feuille à la première pour le développement de la courbe, qui indiquait les phases de la fièvre: le docteur contemplait cette feuille d'un regard hébété, et Protais lui montrait le poing, comme si elle était cause de tout.

Enfin, la fièvre disparut; mais le malade était dans un tel état de faiblesse que, pendant un mois il ne marcha que sur les bras de Protais.

Michel Grandier ordonna un séjour au bord de la mer, sur une plage tempérée. Et il conduisit lui-même son ami à Saint-Briace.

Là, bien installé dans la jolie maison de l'excellente Mme Rouillé,—la veuve d'un capitaine au long cours qui aida de tout son cœur Protais et la marquise à le soigner,—il reconquit progressivement ses forces; mais à son abattement, succéda une alarmante période d'excitation. Ce n'était plus le délire, mais quelque chose de bien plus redoutable, l'idée fixe que, pour lui, tout était fini sur cette terre; et alors était ce vraiment la peine de vivre?.....

Protais, qui prétendait éprouver tous les sentiments de son maître, ne pouvait se tromper à celui-ci. Il ne le laissa pas seul un seul jour. Il ne l'importuna pas, il se contentait de le suivre, de loin, à la promenade, et il ne le rejoignait que lorsque Raymond s'approchait des falaises rocheuses d'où l'on domine la mer.

Une fois, Raymond, tenaillé par l'idée de la mort délibératrice, s'emporta contre la sollicitude de ce bon serviteur:

—Tu me suis insupportable! Je ne puis plus faire un pas sans t'avoir à mes trousses!

Protais répondit tranquillement:

—Je n'importunerai plus monsieur le marquis si monsieur le marquis me donne sa parole qu'il ne se tuera pas sans m'emmener avec lui.... quoique je me demande ce que deviendraient Mme la marquise et votre cousin, M. Hugues, si nous n'étions plus là!

Profondément touché, Raymond éclata en sanglots et, se jetant avec effusion dans les bras de Protais:

—Tu as raison de me rappeler à mon devoir! Ne crains plus rien: j'aurai la force de vivre.

Deux jours après, il semble reprendre sa gaieté; et bientôt la douairière lui avouait qu'elle avait craint, un moment, que, de tous ces accès de fièvre, il ne lui fût resté une lésion au cerveau:

—Je ne puis te dire combien, maintenant que tu voilà devenu raisonnable.

—Très raisonnable, répondit-il en souriant.

Ce n'était pas au cerveau, mais au cœur qu'il avait une blessure bien profonde. Et il eut besoin d'une énergie surhumaine pour cacher son immense douleur. La vie lui apparaissait toute noire, péniblement remplie par le devoir.

Il ne rentrerait à Paris au milieu de l'automne; et Raymond reprit sa place dans la maison Delarue. Et, quand il revenait le soir, il ne lui arrivait jamais, justement, aucun d'eux n'était rentré; et, depuis un mois, elle n'avait pas vu son père une journée entière. Et son cœur débordait d'affection.....

Ce matin là, elle n'eut pas le courage d'adresser le moindre reproche à Raymond. Il demeura respectueusement au pied du mur, et ils causèrent aussi correctement que dans un salon, sans se faire violence, sans violence: la jeune fille dit simplement qu'elle était désenchantée de la Terrade.....

—Un nom moins illustre que le vôtre monsieur.

—Oh! moi, je m'appelle maintenant Raymond tout court.

—Pourquoi?

—Je vous dirai cela quand nous nous connaîtrons davantage.

—Mais, monsieur, croyez-vous donc que nous puissions continuer de nous voir ainsi?

—Certainement, mademoiselle.

Il disait cela avec une telle assurance que Geneviève, malgré sa pudeur, ne savait trop quoi répliquer: il l'avait déjà prise par le regard, par le sourire. Il ajoutait:

—Je vous jure, sur ma foi de gentilhomme, que je n'éprouve à votre égard que les sentiments les plus respectueux... Et puis, ne sommes-nous dans la nouvelle vie que je mène, dès que quelque hasard que vous daignez m'accorder le matin.....

—C'est que j'ai honte de me cacher!

Ce mystère faisait peur à la jeune fille tout à l'attirait invinciblement.

Et bientôt ces petite rendez-vous du matin étaient devenus nécessaires à sa vie. Et, la confiance marchant vite entre des êtres si nobles, si francs, un mois ne s'était pas écoulé qu'elle connaissait toutes les pensées, tous les projets de Raymond.

Tout d'abord, elle en fut choquée. Elevée dans des principes d'orgueil, d'aristocratie, avec la croyance de la supériorité des classes nobles, elle ne pouvait comprendre le dédain que professait Raymond pour ces races qu'il disait finies, et elle ne comprenait pas encore qu'il ne pût lui offrir la tendresse et le dévouement de Raymond pour sa grand'mère.

Mais, peu à peu, elle sentit la justesse de ses idées, et elle finit par penser pleinement comme lui. Quelquefois elle disait:

—Avant 89, la noblesse avait un privilège qui lui permettait de racheter facilement toutes ses folies, le privilège de l'épée; les gentilshommes versaient partout leur sang pour le service du Roi et de la France.... Aujourd'hui tout homme est soldat au même titre, et il faut aussi bien qu'un duc; c'est l'égalité la plus juste et la plus noble. Les descendants des anciennes familles doivent donc rentrer dans la société moderne, et uniquement basée sur le travail. Que font pourtant la plupart des gentilshommes? Tout.... excepté travailler. Leur unique préoccupation est de se procurer de l'argent pour soutenir leur rang, et le moyen le plus simple employé par eux est le mariage..... Sace d'écus contre parchemins! L'histoire est bien ancienne, mais n'a jamais été appliquée avec un tel cynisme.... Et je me révolte contre une semblable déshéance! Si nous sommes supérieurs aux autres, nous devons le prouver par notre énergie au travail dans toutes les branches qui sont ouvertes aujourd'hui à l'intelligence humaine, et non par notre habileté à nous procurer, grâce à d'humiliants mariages, la fortune qui nous manque. Et c'est pour cela, Geneviève, que le dernier marquis de Marignac est un simple employé dans une maison de